

JACQUES TRÉMOLET DE VILLERS  
ZÉLIE DU PEYROUX

# LA NUIT DES ROIS

COLLOQUE  
DES MORTS





Jacques Trémolet de Villers  
Zélie du Peyroux

# LA NUIT DES ROIS

Colloque des morts

LES BELLES LETTRES  
2024

Les médaillons qui ornent ce livre sont l'œuvre du graveur Nicolas de Larmessin (1632-1694). Ils sont tirés des planches de son ouvrage *Les augustes représentations de tous les rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV... avec un abrégé historique sous chacun, contenant leurs naissances, inclinations et actions plus remarquables pendant leurs règnes* (1690), à l'exception des médaillons de Louis XV, Louis XVI et Louis-Philippe qui sont respectivement l'œuvre d'Antoine Benoist (1721-1770), d'Antoine Louis Romanet (1742-1810) d'après Joseph Siffred Duplessis (1725-1802), et d'Étienne-Frédéric Lignon (1779-1833).

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.*

© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres,  
95, boulevard Raspail, 75006 Paris.

ISBN: 978-2-251-45549-5

## I

La nuit est noire, et froide et dure, qui pèse comme un manteau de pluie sur le Royaume de France. On n'y voit goutte, et les quelques veilleurs qui cherchent encore un chemin s'interpellent dans ces ténèbres. Les mains tendues en avant, comme font les aveugles qui ont perdu leur chien, ils essaient d'avancer, ils ne savent où. Ils cherchent, comme dit l'un d'eux, les murs porteurs, dans une veille qui ressemble à une prière.

La nuit, c'est la mort. Là sans doute est le secret. Car la mort est habitée de tous les vivants qui sont réunis à ceux qui les précèdent. Les veilleurs cherchent, comme Ulysse, à faire couler le sang des brebis noires pour aller les retrouver. Et cette nuit, les voici qui reviennent, non plus dans une compagnie des ombres, ni plus vrais ni plus beaux, mais les mêmes, lumineux de vie éternelle.

Comme ils ont souffert, ils sont compatissants. Glorieux, ils restent amicaux, proches encore, attirés seulement par le plus haut de leurs amours.

Dans cette nuit temporelle, je n'ai pas cherché d'abord les saints. Ils sont trop demandés, chargés encore de trop de sollicitude. Mais j'ai trouvé les rois, penchés sur leur royaume... « Les quarante rois qui, en mille ans, firent la

France», et qui, dans la nuit épaisse, ne l'abandonneront pas. Leur présence est belle comme celle des étoiles, au firmament de notre destinée. Il avait fallu cette nuit vraiment obscure pour que mes yeux fatigués apprennent à les distinguer. À présent, je n'avance plus les mains tendues en avant comme l'aveugle qui a perdu son guide. Je marche sur un sentier, qui, de là-haut, trouve son sens.

*Voie lactée ô sœur lumineuse  
Des blancs ruisseaux de Chanaan  
Et des corps blancs des amoureuses...*

Donner une présence à ces absents royaux

*Vous revivez, tels que vous fûtes  
À la fleur de vos mouvements  
Dans le rayon de la minute  
Où vous étiez parfaitement.*

Dans cette contemplation peut-être me serait-il  
donné d'entrevoir le sens de cette histoire ?  
Est-il un sens aux mots que je profère ?  
Une lumière brille-t-elle au bout de ce voyage ?

*Notre vie est un voyage  
Dans l'hiver et dans la nuit  
Nous cherchons notre passage  
Dans le ciel où rien ne luit.*

Mais je vous entends, voix des morts plus vivants  
que nous autres. Je comprends que si vous parlez, c'est  
parce que là où vous êtes, dans l'éternité, votre royaume  
du temps ne vous abandonne pas. La terre colle au ciel.

Les morts qu'on y a enfermés et dont l'âme est partie dans les hauteurs attendent impatiemment l'accomplissement de la bienheureuse espérance, la réunion promise des deux royaumes. « Sur la Terre comme au Ciel. »

Mais dans cette attente, que dit votre silence ?

A-t-il dicté un chant aux filles de mémoire ?

Nos actes, disent ces morts illustres, sont plus que nos paroles. En mille ans de travaux, nous avons plus bâti et moins parlé qu'en dix années de vos discours qui n'ont fait que détruire. Mais à ceux qui savent écouter, nous voulons bien redire les paroles de notre expérience. Car nous sommes liés aux drames que vit notre royaume. Rien de ce qui l'atteint ne nous est étranger. Entre vous et nous, la mort est jetée comme un pont.

Une sorte de procession sortait de l'obscurité et cheminait vers nous. Émouvant cortège d'hommes, où les pères précédaient les fils, et les fils les petits-fils et les arrière-petits-fils, jusqu'à la treizième génération. « L'Écriture sainte était dépassée ». Ils n'étaient pas quatre, ni cinq, ni six. Les treize, de fils en fils... ce miracle capétien. Hugues Capet et ses successeurs, les bâtisseurs de royaume. Pas toujours célèbres. Peut-être pas toujours très brillants... Parfois fondus dans l'ordre de la succession et ne tranchant guère par leurs exploits individuels... le contraire de l'aventurier romantique. Ceux que Jacques Bainville a appelés « l'honorable Maison capétienne ».

Ils étaient une maison.

Un royaume serait donc d'abord une maison. La Maison de France, comme il y a aussi la Maison d'Autriche... Et puis il n'y en a pas tant d'autres.

Ils se taisaient, comme les maisons sont silencieuses. Elles n'ont pas de discours à proférer, parce qu'elles sont. Ceux qui parlent trop épuisent leur être en paroles. Ils se dispersent. Ils se racontent. Ils montrent et démontrent. Ils se mettent en scène. Les héritiers naturels reçoivent l'héritage. Ils le maintiennent et le mettent en valeur. Ils l'accroissent. Les Capétiens n'ont pas été des gérants ou des conservateurs. Ils ont été des intendants fidèles. Ces talents qu'ils ont reçus, ils les ont fait fructifier. Aucun ne l'a enterré... par peur du maître. Chacun a fait de son mieux. Tous ont cru en leur destinée, qui était leur vocation propre.

Non pas la vocation surnaturelle d'Abraham : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père et va dans la terre que je t'indiquerai... », ni celle du jeune homme riche : « *Va*, vends tous tes biens, puis suis-moi... » mais une vocation naturelle, temporelle, un devoir d'état, fixé par son état et dont l'accomplissement était la meilleure obéissance à la volonté du Créateur. Nous ne méditerons jamais assez cette beauté des commencements de notre histoire. Humble beauté, noble comme les travaux et les jours, simple comme la famille et la maison.

Une vocation surnaturelle a besoin d'un appel surnaturel, puis de secours surnaturels. Cela fait la vie des saints.

Un devoir d'état est dicté par l'état de chacun. Il suffit de le discerner et d'y répondre. C'est la maison et la famille qui font la loi. La maison appelle les soins, les travaux, l'agrandissement nécessaire, le renouvellement. La famille appelle de nouvelles maisons, de nouveaux travaux, de nouveaux agrandissements.

Ces labeurs, ces soins, ne se font pas des seules mains du maître de maison. Il appelle des ouvriers à ses travaux

et à sa moisson. Il les appelle à la vigne et aux champs. Il les remercie et il se les attache. Ils vivent de la maison et de la famille.

Nous ne vivons pas dans le monde d'Alexandre le Grand, d'Attila, le fléau de Dieu, ou de Napoléon. Notre monde relève de la gestion du père de famille. Mais cette gestion doit également préserver la famille et les biens de famille des menaces, des pillards et des bandits, des voleurs et des détresseurs, des assaillants et des traîtres. Alors le père se fait guerrier et l'intendant fidèle endosse l'armure du chevalier.

Les rois s'étaient assis, en rond, autour de la table, comme des chevaliers, et à ma grande surprise, alors que je ne demandais rien, eux, les taiseux de notre roman national, se sont mis à parler.

Ainsi, dans la nuit de juillet, ai-je vu dansant et riant, comme aux plus beaux jours de leur règne, ces rois dont nous avons un jour d'égarement jeté les corps dans la fosse publique.

Ce fut comme un éblouissement. D'un coup, la nuit s'était retirée. Il n'y avait plus que clarté et lumière, des centaines de torches, sans compter la lumière spirituelle. Le silence avait fait place à la musique. Le royaume était une fête qui ne s'arrêtait pas. Le colloque des morts était devenu la danse des vivants.

Cicéron, dans son village d'Arpinum, non loin de Rome, avait interrogé dans la nuit, ses grands anciens. Scipion lui avait dit l'austère devoir de la République. Les vérités augustes, inscrites dans le marbre, descendaient à nouveau de la bouche des aïeux. Il y avait du tragique et du grandiose dans ces sentences venues de la nuit des temps. Les vivants les recevaient dans un

grand respect. On n'aurait pas vu un pli sur leur toge. L'air, comme les paroles, était majestueux.

Je vivais une tout autre aventure.

Le chemin des siècles se déroulait comme le chant continu d'une famille qui va de naissance en mariage et de mariage en naissance. Les obsèques étaient en blanc et la foule criait : « Le Roi est mort. Vive le Roi ! », dans l'attente joyeuse de ce qu'allait être le nouveau règne. On voyait dans l'avenir les reflets d'un bonheur qui commençait à reluire. La mort elle-même était lumière.

J'hésitais et restais immobile, paralysé par la timidité. Pouvais-je, moi, entrer dans cette danse ? De belles dames, gracieuses et souriantes, m'y invitaient aimablement. Mais leurs grâces elles-mêmes semblaient me rendre plus indigne encore.

Il fallut que le premier d'entre eux, le plus ancien, qui avait l'air d'un jeune homme, me fit signe d'approcher. À son geste, la danse s'arrêta, un grand repos s'étendit au-dessus de cet immense jardin. Il me fit signe de m'asseoir près de lui. L'autorité de sa voix me libéra de toute timidité.

Nous étions au centre du jardin, ou de la forêt devenue jardin, et son siège était le tronc d'un arbre majestueux. Le mien était un peu en dessous, mais pas trop. Heureusement, d'ailleurs, car l'homme était de haute taille. Ses cheveux étaient longs et blonds, comme les portaient les Francs de cette époque. Ses épaules étaient chargées du pallium des Romains. Ses mains étaient nues. Il n'avait ni épée, ni lance, ni bouclier. J'imaginai qu'on devait déposer au vestiaire cet armement avant d'entrer au Paradis. Car, à la joie lumineuse de son visage, il était évident qu'il était au

Paradis. Tel m'apparut Clovis, ce roi qui le premier avait unifié les tribus franques et jeté les fondements d'un royaume.

— Que voulez-vous savoir, Français du XXI<sup>e</sup> siècle ?

Je ne savais plus du tout ce que je voulais savoir. Tous les discours que j'avais hâtivement préparés, toutes les angoisses qui m'habitaient s'étaient évanouis. J'avais envie de sourire, et bien plus, de rire comme on rit de joie quand a disparu le malheur qui vous accablait, comme on rit de l'adversité vaincue et de la mort qui s'éloigne, comme sur l'Olympe riaient les bienheureux immortels.

Clovis souriait, avec l'immense bonté d'un aïeul qui avait l'esprit d'un « jeune homme ».

Enchanté par ce sourire, je tentais d'ouvrir la bouche pour dire l'angoisse – *angor patriae* – qui nous étreignait devant l'état de notre pays aujourd'hui... Les divisions, la tristesse, le pressentiment du proche effondrement de toutes choses, les bruits de guerre extérieure et les grondements de guerre civile. Mais je ne parvins pas à articuler un mot, tant dans cette douce lumière ces propos m'eussent semblé déplacés.

— Ce qui vous manque, me dit le roi, c'est la gaieté et l'espérance. Vous n'êtes plus joyeux. Je vous vois comme un grand troupeau docile, craintif et mécontent. Je ne vous souhaite pas la guerre, mais si elle venait, sachez vous servir des prières. Vous le savez, c'est dans la guerre que j'ai trouvé le vrai Dieu. C'est dans la guerre que j'ai décidé d'être baptisé Chrétien, ce qui a changé ma vie et le cours de l'Histoire. Vous avez célébré, avec le Pape de Rome, le quinzième centenaire de mon baptême,

le 22 septembre 1996, à Reims. C'est en pleine bataille que j'ai fait le vœu qui me conduisit au baptistère. À Tolbiac, j'ai vu d'un seul coup d'œil, avec une effroyable certitude, que j'étais vaincu. Vaincu ! Cela voulait dire ma femme et mon fils emmenés en esclavage, mon royaume dépecé. J'ai imploré tous mes dieux. J'ai senti que c'était en vain. Alors, j'ai dit : « Dieu de Clotilde... » Vous voyez, j'ai ouvert une voie dans les noms de Dieu. Vos prêtres disaient : « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob... le Dieu des patriarches, le Dieu des hommes... » J'ai dit : « Dieu de Clotilde... », faisant entrer ici, pour la première fois, une femme dans les noms de Dieu. Je pense que, vous, les Français des derniers temps, vous n'avez pas fait assez attention à cet événement. La France a été appelée « La Nation-*Femme* », c'est un très beau compliment et c'est une réalité historique. Sans la victoire de Tolbiac et le baptême qui suivit, à Reims, à Noël 496, la France n'aurait pas existé... Et sans le « Dieu de Clotilde », ce baptême n'aurait jamais eu lieu.

Clotilde était reine et belle, épouse et mère. Elle était tout ce qui vous manque aujourd'hui... une reine, qui soit belle, épouse et mère... donnant envie à toutes les femmes du royaume d'être comme elle. Vos modèles féminins sont tristes et vous en mourez. Mais ne vous laissez pas arrêter par cela. Je suis certain que les *Clotilde* sont nombreuses en France, aujourd'hui. Clotilde était, pour moi, le chemin vers Dieu.

Je pensais à Louis Aragon : « La femme est l'avenir de l'homme »... Chemin vers Dieu, c'était encore une autre dimension.

J'aurais voulu qu'il parlât encore, mais je le sentais peu enclin au discours. Sa présence suffisait.

